

Isaure de Saint Pierre

LA CROISIÈRE DU BOUT DE LA VIE

A Gisèle Dupré, notre délicieuse présidente des Intemporelles, ce conte un peu cruel.

« L'oubli est le vrai linceul des morts. »

George Sand

« La vie me sied mal ; la mort m'ira peut-être mieux. »

François-René de Chateaubriand

« On ne meurt qu'une fois et c'est pour si longtemps ! »

Molière

Chapitre I

Amélie s'installa devant son bureau, installé dans une sorte de bow window à l'anglaise dont elle avait pourvu sa petite maison de Gentilly. Ainsi elle avait une vue imprenable sur son minuscule bout de jardin : le cerisier qui avait tant grandi qu'il occupait presque tout l'espace, à tel point que ses racines commençaient à soulever la dalle de béton en recouvrant la majeure partie. La vigne grimpante recouvrant l'appentis où logeait son locataire partait vaillamment à l'assaut du tronc et portait des promesses de grappes encore vertes et timides. Quand les raisins seraient mûrs, on aurait ainsi l'impression qu'ils pareraient d'un beau rouge vineux, insolite parure, les larges branches. Ce qui était jadis l'unique plate-bande du jardinet avait été reconverti en poulailler. La volaille avait eu bientôt raison des trois rosiers, des soucis trop gras, des pavots et des marguerites, mais tant pis, Amélie préférerait pouvoir ramasser chaque matin au moins trois gros œufs bien frais. Son délice. Seules quatre poules nègres soie avaient survécu à la rigueur du froid, mais Amélie ne voulait tout de même pas leur faire passer l'hiver dans sa maison, assez exiguë et déjà occupée par ses trois chats.

Son fils Raphaël avait jadis vendu glaces et gaufres aux abords du parc Montsouris et de la Cité Universitaire, avant de préparer Médecine. Il avait laissé dans le jardin deux voiturettes, l'une peinte en vert vif et l'autre en rouge, que sa mère, toujours indulgente, avait jugées plutôt décoratives et qu'elle s'était empressée de couvrir de pots de fleurs. Entre les deux, une table ronde, en fer forgé, qui aurait eu bien besoin d'un nouveau coup de peinture, et les quatre chaises assorties. Assise là, en plein été, Amélie n'avait qu'à tendre la main pour se servir en cerises au printemps ou en raisin, dès le mois de septembre...

Deux rosiers grimpants, un rose et un jaune, couvraient vaillamment les laides pierres meulières de la façade, qu'ils s'efforçaient de cacher le mieux possible. Les premiers boutons ne demandaient qu'à éclore au plus léger rayon de soleil, mais ce mois de mai restait plutôt froid et maussade.

Amélie soupira d'aise avant d'ouvrir son ordinateur, puis sa page Face Book. Tout de suite, une petite annonce frappa son regard et elle crut d'abord à une blague de son Club des Mémés Périmées. C'était bien sûr Raphaël, excédé par les excentricités diverses et multiples des copines de sa mère, qui les avait baptisées ainsi. L'appellation avait plu et avait prospéré dans les paradis virtuels, Facebook d'abord, Twitter ensuite. Amélie et ses Mémés Périmées avaient eu bientôt près d'un millier de followers. Parmi eux, une bonne vingtaine de femmes, après plusieurs rencontres, étaient devenues ses amies et les membres à part entière de leur club. L'annonce proposait :

**La croisière du bout de la vie
qui met en scène toutes vos envies**

Les vers de mirliton lui arrachèrent un petit sourire de commisération. Décidément, ses copines n'étaient pas au mieux de leur forme. Elle envoya un message groupé au cercle le plus étroit des Mémés Périmées, ses douze apôtres, comme elle se plaisait à les dénommer :

« Alors, les vieilles, en panne d'inspiration ? Pouvez mieux faire, mais parlez-moi un peu de cette croisière : quand, comment, où ? Qui l'organise et à quel prix ? Suis partante de toute façon. »

Ca faisait quelque temps déjà qu'Amélie, à présent âgée de quatre-vingt-deux ans, plutôt bien conservée mais tout de même moins en forme que lors de ses quarante ans, sans parler bien sûr des trente ou des vingt, avait dû renoncer à ses folles méharées dans les divers déserts du monde, Sahara bien sûr, mais aussi Gobi, Tar ou Dalakil. Les treks himalayens à partir du Cachemire, Népal, Bhoutan, Ladakh ou Zanskar s'étaient

également espacés. A présent, quelques marches prudentes sur des sentiers bien balisés, de préférence européen au cas où, suffisaient à l'éreinter. C'était agaçant, mais qu'y faire ? De même, le regard des hommes qu'elle avait tant recherché, au moins autant que leurs sexes, l'effleurait à peine et se posait plus loin. Bien plus loin. Sur des plus belles, des plus jeunes. C'était triste mais c'était ainsi, même si Amélie ne sentait pas tellement les années peser sur elle et avait encore l'âge de toutes les folies dans sa tête. Un temps, elle s'était amusée du désir que, bizarrement, elle attisait encore chez des hommes bien plus jeunes qu'elle. Lorsqu'elle avait constaté que son dernier amant, un délicieux petit Black à la peau embaumant la vanille, avait presque quarante ans de moins qu'elle, Amélie s'était gourmandée sans pitié : « Ca suffit, la vieille, s'était-elle dit, que tes hormones soient encore actives à ton âge canonique, ça devient indécent. On se calme. Ne sombrons pas dans le ridicule des vieilles peaux affublées de gigolos, même si je n'ai jamais payé mes amants. »

Quand Amélie décidait quelque chose, elle s'y tenait, en dépit de quelques échecs aussi cuisants que d'importuns coups de soleil ou un poids qui n'était plus celui de ses vingt ans, elle ne parvenait pas à perdre ces dix kilos superflus qui ne lui allaient pas du tout. Elle avait eu beau écrire une série d'articles dans le magazine féminin pour lequel elle bossait encore sur le thème du « Lâchez prise », elle-même s'y résolvait mal. Impossible par exemple de cesser tout à fait de travailler, même si son rythme s'était bien ralenti. Elle tenait toujours sa rubrique psy et continuait d'écrire des chansons. Ses deux péchés mignons.

Quand elle se souvenait de l'étonnante garde-robe de sa grand-mère paternelle, Amélie se disait que les temps avaient tout de même bien changé. Cette dernière ne se vêtait jamais que de gris. Grises ses longues jupes plissées lui descendant jusqu'aux chevilles, grises ses blouses boutonnées jusqu'au ras du cou, gris ses bas et ses chaussures à brides, gris ses interminables gilets tricotés main, gris aussi le ruban de gros grain enserrant son cou pour en masquer les fanons. Son autre grand-mère, en dépit d'un embonpoint certain, arborait d'amples pantalons et des jupes bien plus courtes. Or les jeans d'Amélie, même si elle s'habillait à présent en taille 44, étaient les mêmes que ceux des copines de Raphaël, ainsi que

ses T-shirts ou pulls. Elle voyait les même films, mais lisait bien plus de livres. Surtout, elle écoutait une musique bien différente, sa prédilection allant aux grands compositeurs baroques tels que Monteverdi, Allegri, Rossi, Torelli, Couperin, Lully, Charpentier, Rameau, Stuck, Schütz, Kusser, Bach, Muffat, Hendel, Boyce ou Nebra... Bien sûr, ces jeunes barbares dont elle prisait les turbulences ne devaient connaître presque aucun de ces noms... Il existait donc de notables différences, mieux valait ne pas se leurrer...

Déjà, les premières réponses arrivaient. Celles de ses copines qui avaient également lu l'étrange annonce n'en savaient pas plus qu'elle. En tout cas, elles n'en étaient pas les auteurs. Toutes se montraient intriguées et plutôt enthousiastes. Certaines commençaient à évoquer les éventuelles contraintes familiales qui pourraient éventuellement les empêcher d'y participer : garde de petits-enfants en l'absence de leurs parents ou d'animaux domestiques, chiens et chats surtout, mais il y avait aussi une certaine Rose, toujours ennuyée par les rats de sa fille punkette dont elle devait régulièrement prendre soin, ou une Olympe très stressée par les aquariums exotiques de son fils pour lesquels elle devait sans cesse racheter des spécimens difficiles à trouver et fort coûteux, les originaux s'obstinant à crever de façon fort incivile lorsqu'elle était de garde. Toutes s'étaient prises à rêver de cette « **Croisière du bout de la vie** » censée combler leurs moindres envies, mais des envies, certaines n'en avaient malheureusement plus beaucoup...

Les précisions arrivaient au compte goutte, bien faites pour aiguïser l'exaspération de l'attente. Les auteurs de l'annonce proposaient un abonnement gratuit et une promesse de renseignements confidentiels si l'on donnait son adresse mail. Redoutant ce genre de piratage informatique s'emparant de tout votre carnet d'adresses pour réclamer aux plus naïfs de vos amis une aide pécuniaire substantielle sous des prétextes de vol, d'avion raté ou de perte de carte de crédit, Amélie, déjà échaudée par deux fois, hésitait à donner son adresse mail, puis elle se lança.

Elle reçut aussitôt un questionnaire fort indiscret l'interrogeant sur son âge, profession ancienne ou actuelle, lobby ou centres d'intérêts,

ressources financières, ce qui la fit tiquer, amis ou connaissances avec qui elle aimerait partager un moment privilégié, pays qu'elle désirerait découvrir, état de santé, rêves secrets et fantasmes.

Parfois, elle se rendait sur le site de Second Life, quand elle avait du vague à l'âme et souhaitait s'inventer une nouvelle vie sur cette planète Gore censée se trouver derrière la face cachée de la lune, même si les diverses explorations scientifiques prouvaient bien sûr que cette planète n'avait jamais existé. On pouvait toujours rêver. Là, elle s'inventait divers avatars, bizarrement tous masculins, elle était successivement un jeune ado révolté, un beau guerrier dans la force de l'âge ou un vieux sage que tous venaient consulter. Pour l'heure, son dernier passe-temps sur Second Life consistait à dresser des Tyrannosaures à la course d'obstacles pour en faire plus tard des destriers de combat, ce qui était la principale charge du beau guerrier. Aussi décida-t-elle de prendre son identité sur l'adresse mail qu'elle avait donnée – elle en possédait trois.

Son avatar, Hugues, avait donc vingt-huit ans, était un sportif accompli et un grand voyageur, reporter photographe pour un magazine spécialisé dans les voyages d'aventure – elle était bien forcée d'adapter un peu son profil. Elle reçut une proposition très détaillée d'une première croisière dans des îles méconnues du globe avec des activités sportives spécifiques à chacune, d'une seconde permettant d'assister à toutes les grandes fêtes étranges de la planète, Kumba Mela indienne, danse ésotérique des Coiffes Noires du Bhoutan, cérémonie sacrificielle inca, initiation aux secrets des pharaons et autres stages dans divers ashrams de la planète. Une troisième croisière était centrée sur les soins du corps et les entraînements réservés à des sportifs de haut niveau. Une quatrième dédiée aux rencontres sexuelles, une cinquième aux explorations de zones à hauts risques, en proie à la guerre ou aux guérillas, une sixième... Rien de bien nouveau sous le soleil, même si les choix n'étaient pas mauvais, les circuits intéressants et les prix plutôt attractifs. L'idée des thèmes était à retenir. Toutefois, elle n'avait pas vingt-huit ans, mais quatre-vingt-deux, ne ressemblait guère à un sportif de haut niveau, ne recherchait plus les rencontres sexuelles. Amélie s'était laissée piégée par ses mensonges.

Aussi décida-t-elle de jouer le jeu, de ne plus cacher son âge et de répondre honnêtement aux diverses questions, même les plus indiscreètes.

Tous les renseignements concernant cette étrange « **Croisière du bout de la vie** » ne se trouvaient pas sur le Net. Il fallait d'abord se mettre d'accord sur la durée de la dite croisière et son circuit, puis on recevait les dernières options et précisions directement par courrier postal, à domicile, ainsi que les modalités nécessaires pour payer en ligne, avec un accès hautement sécurisé, précisait la société ou le tour opérateur, elle ne savait trop, s'occupant du voyage. Cela méritait de toute urgence une réunion exceptionnelle des Mémés Périmées, car il ne restait plus que quelques places pour cette mystérieuse « **Croisière du bout de la vie** ».

Amélie étant la seule à posséder un bout de jardin en région parisienne, il fut donc décidé que la réunion d'urgence aurait lieu chez elle, chacune devant apporter vivres ou bouteilles pour une pique-nique partie. Certaines venaient évidemment de province, mais Amélie avait aussi le mérite de ne pas habiter trop loin d'une station du RER et on pouvait se garer dans sa ruelle.

Par chance, il faisait un temps superbe ce matin-là et le mois de mai méritait enfin son nom de « joli mois de mai ». Amélie avait pour l'occasion bouclé ses poules dans leur poulailler, lavé à grande eau le sol de béton fissuré de sa terrasse, nettoyé chaises et table, coupé les fleurs fanées, mis une nappe toute gaie sur les indispensables rallonges et sorti ses belles assiettes, ses verres marocains aux teintes lumineuses, ajouté sièges et coussins tout tendres aux vieilles fesses de ses vieilles amies, déployé un parasol. Tout avait bon air. Nulle n'entrerait dans la maison qui, elle, n'avait pas été nettoyée avec la même énergie, il s'en fallait de beaucoup. Amélie n'y voyait plus très clair et elle avait espacé les visites de sa femme de ménage, tout de même un peu onéreuses. La porte donnant sur la ruelle avait été ouverte en grand, laissant ainsi le loisir à Amélie de vaquer à ses diverses occupations de maîtresse de maison. La Music for the Royal Fireworks s'abandonnait dans les pampres.

La première à arriver fut une dénommée Armelle, belle rousse bien en chair avouant avec coquetterie soixante-quinze printemps mais en affichant dix de plus au compteur. Cette ancienne chanteuse d'opéra avait adoré la scène. Après une gloire un peu éphémère, elle s'était reconvertie en professeur de chant et avait gardé quelques élèves qui venaient encore prendre ses conseils dans son petit appartement situé au-dessus de la gare Montparnasse. Exécrable cuisinière, elle tenait pourtant à chaque réunion à régaler ses collègues des Mémés Périmees de ses dernières créations maison. Une épreuve redoutable, mais comme elle se montrait susceptible sur le sujet, il fallait au moins faire semblant d'apprécier. Elle déballa aussitôt avec des airs précautionneux deux tourtes fourrées pouvant cacher bien des pièges, qu'elle plaça à la place d'honneur sur la table.

Presque derrière surgirent trois vieilles copines. La première, Poulette, se prénomait en réalité Myriam, mais tout le monde semblait l'avoir oublié. Elle avait vécu longtemps en Russie avec un mari cinéaste qu'elle avait vite épuisé, mais elle était pourtant demeurée à Moscou une bonne dizaine d'années, confiant avec désinvolture une fille unique ne l'intéressant guère aux bons soins de sa mère. Presque la jumelle d'Amélie, elle s'enorgueillissait d'une maigreur atterrante et arborait une peau aussi ridée qu'un plissement hercynien et les tenues de ses vingt ans ressemblant sur elle à des costumes de théâtre. Comme toutes les Mémés Périmees, elle n'avait pas tout à fait cessé ses anciennes activités et continuait, bon an mal an, à traduire quelques romans russes. Pour l'occasion, elle avait confectionné son traditionnel bortsch qui reposait dans une grande soupière et faisait un peu songer à du sang séché. Chacune murmurait que c'était le plat le meilleur marché qu'elle savait faire, car elle était aussi d'une radinerie très au-dessus de la moyenne, même et surtout si elle vivait en réalité dans l'aisance, prétendant toujours avoir fini « sa dernière pomme de terre »...

La seconde, Sofia, ancienne styliste qui habillait volontiers ses copines et en particulier le clan des mémés Périmees au grand complet qu'elle affublait de longues tuniques à l'antique du plus curieux effet, avait gardé de ses origines libanaises de beaux yeux langoureux. Le reste s'était doucement avachi sous l'assaut des mauvaises graisses, ce qui ne semblait guère l'affecter. Comme elle était très myope, elle se croyait toujours belle,

ce qui avait quelque chose d'émouvant ou de très énervant, cela dépendait des points de vue. On la soupçonnait de frôler les quatre-vingt dix ans, mais, avec Sofia, rien n'était jamais sûr, elle mentait si bien... Ses trois maris milliardaires lui avaient laissé une fortune que l'on devinait conséquente, mais pas d'enfants. Elle avait bien sûr confectionné pour l'occasion un gigantesque mezzé accompagné des indispensables petits pains fourrés et autres houmous, fousls, mtabats ou labnés. Toutes en raffolaient et la vue de ces préparatifs bien odorants arracha quelques cris appréciatifs que n'avait pas remportés le bortsch de Poulette, qui en conçut quelque rancœur. Sa vodka plaisait davantage, même si elle restait très ordinaire.

La troisième, Eve, était toute petite et souffrait avec dignité d'une taille qu'elle-même jugeait ridicule. Analyste d'un certain renom appartenant à l'école de Lacan, elle avait gardé quelques patientes qu'elle malmenait plus qu'elle ne les soignait, mais qui devaient être assez masochistes pour ne pouvoir se passer de ses services. Elle avait enterré trois maris et ne se préoccupait guère de sa progéniture dont nulle ne savait le nombre exact, car il variait selon les diverses versions de sa vie passée. A quatre-vingt six ans, encore alerte, elle se passionnait pour les médecines douces, de préférence orientales, et semblait mener une vie d'ascète dans sa chaumière normande située en rase campagne. Elle conduisait encore, au grand dam des poules de son voisinage. Elle apportait, sans grande originalité, deux bouteilles de cidre bouché et deux tartes aux pommes que ne salua aucune acclamation.

Alors parurent Rose, par bonheur sans les trois rats apprivoisés de sa fille punkette, flanquée d'un vaste cabas, cette fois rose fushia, empli à ras bord de plusieurs assortiments de salades et de deux bouteilles de vin blanc. A quatre-vingt-trois ans, après deux opérations de la hanche et trois cancers du sein, elle semblait une miraculée toujours au bord du cimetière, mais s'en sortait plutôt vaillamment. Elle possédait, dans son appartement de la banlieue de Puteaux, une sorte de potager suspendu installé vaille que vaille sur ses trois balcons, d'où provenaient les dites salades. Animatrice d'un site immobilier on line, elle assurait encore une dizaine de ventes par an, ce qui améliorait l'ordinaire de sa maigre retraite. Célibataire

inconditionnelle, Rose avait pourtant collectionné les amants, gardant de ses aventures passées un scepticisme immense quant à la gence masculine qu'elle accusait en général de tous les maux de la planète.

Derrière elle, Olympe, bien sûr un nom de plume pour cet auteur de romans de gare qui ne publiait plus guère que sur le Net, avait encore les yeux rouges. Sans doute venait-elle d'enterrer l'un des poissons exotiques de son fils qui n'avait pas résisté à ses soins trop attentifs – elle ne pouvait s'empêcher de les prendre dans ses mains pour s'assurer que tout allait bien. Nombre des créatures aquatiques ne s'en remettaient guère, mais c'était plus fort qu'elle, Olympe ne pouvait s'en empêcher. A quatre-vingt ans, elle jouait avec adresse de sa canne, ce jour-là un élégant spécimen à pommeau d'ivoire, des lunettes vintages dont elle possédait une importante collection et de ses divers oripeaux bariolés, toujours achetés d'occasion. Pour l'heure, elle habitait un petit village de l'Oise, mais adorait changer de maison sitôt qu'elle en avait aménagée une, qu'elle revendait ensuite avec tout son contenu et... un confortable profit car, en affaires, Olympe demeurait redoutable. D'une désinvolture très au-dessus de la moyenne, elle s'était contentée d'apporter avec elle une pizza Hut ne paraissant pas des plus fraîches.

A quatre-vingt-trois, Corentine, qui s'était rebaptisée ainsi par amour pour sa Bretagne et se nommait en réalité plus trivialement Christine, partageait son temps entre sa province natale – elle y possédait un vieux manoir aussi charmant que décati aux environs de Carnac – et Versailles. Elle en avait acquis la mentalité assez étroite et snob, sujet d'inépuisables plaisanteries de la part de bien des Mémés Périmees, mais Corentine restait imperméable à l'humour. Cet ancien professeur de latin préférait à présent enseigner le breton à quelques élèves aussi rares que choisis. Véritable mama juive, elle accumulait les petits-enfants issus de ses cinq enfants. Pour l'instant, elle en avouait quinze, mais ses copines devinaient qu'on n'en resterait hélas pas là, car Corentine avait aussi la fâcheuse manie de vouloir toujours les caser à droite ou à gauche à l'occasion des vacances. Chacune des Mémés Périmees s'évertuait de résister fermement à ses incessantes suppliques pour emmener ici et là les divers petits monstres. Pour l'occasion, elle avait préparé une abondance de crêpes au sarrasin

qu'elle réussissait comme personne et qu'il n'y aurait ensuite plus qu'à réchauffer, ainsi que trois bouteilles de Gros Plant.

Les préparatifs, aussi divers que multiples, s'amassaient sur la table qui prenait fort bon air. Amélie saluait chaque nouvelle arrivée et s'emparait aussitôt des mets qui avaient besoin d'être réchauffés en cuisine.

Enfin, on aborda les choses sérieuses sans attendre les cinq dernières retardataires : les boissons. Tandis que Sofia confectionnait des apéritifs bien corsés, à base de vodka bien sûr, Rose et Armelle se lançaient dans des cocktails moins virulents, mojitos, caïpirinhas, margaritas ou daïquiris. Tout de suite, les conversations montèrent d'un ton, les rires fusèrent.

Comme si elles n'avaient attendu que ce signal, les cinq derniers membres des Mémés Périmées émergèrent soudain de la vieille camionnette conduite en virtuose par Andréa, mécanicienne chevronnée de son état, toujours capable, à soixante-dix huit ans, de réparer à peu près n'importe quoi et chauffeur bénévole de ces dames parisiennes. On entendait de loin, même celles qui étaient devenues avec l'âge un peu dures d'oreille, les ahanements poussifs du vieux pick-up Chevrolet arborant une rutilante peinture rouge, l'enfant chéri et unique d'Andréa. Elle était la seule à « posséder » encore un homme à domicile, dont elle prenait soin aussi consciencieusement que des diverses pièces mécaniques de son moteur de prédilection, mais qu'elle aimait certes bien moins que ce dernier.

Suivaient Delphine, la petite jeunette de soixante-quinze ans, qui avait passé sa vie à ne pas faire grand-chose, s'était débarrassée avec bonne conscience d'un vieux mari et de trois garçons n'ayant plus aucun besoin d'elle et partis au loin mener leurs affaires, s'était prise de passion pour le théâtre – et accessoirement pour ses jeunes élèves auxquels elle enseignait des rudiments dont elle ne savait presque rien, mais prétendait tout connaître. Gourmande comme une chatte, elle luttait pourtant contre un début d'embonpoint et enserrait vaille que vaille ses kilos superflus dans un ensemble de cuir noir trop moulant du plus curieux effet. Comme souvent, elle avait mitonné la seule chose qu'elle réussissait à coup sûr, trois fondants au chocolat qui avaient fort bonne allure.

Ce jour-là, Chantal, devenue totalement chauve après une ultime chimio qui n'était pas parvenue à terrasser sa maigre carcasse de quatre-vingt-un ans, arborait une somptueuse perruque d'un blanc cendré digne de la reine Marie-Antoinette, son modèle et son adoration, et une jupe longue de satin noir fort froufrouant. Son visage portait tant de fond de teint, poudre et fards divers qu'on n'y trouvait pas un pouce de la peau d'origine, ce qui valait sans doute mieux. Chantal était en effet une ancienne esthéticienne qui avait fait fortune en lançant sur le marché une crème revitalisante à base d'astragale, une plante utilisée dans le large éventail de la pharmacopée chinoise. Avec un bonheur assez inégal, elle essayait sur elle ou sur l'une de ses trois filles ses nouvelles trouvailles. Quant à son vieux mari, il ne s'était jamais remis d'une cure intensive d'astragale et s'était éteint doucement, la main dans celle de sa vieille compagne et tortionnaire. Son potage aux herbes suscita une immense suspicion silencieuse de la part de ses copines.

Dominique, grande, hommasse et décidée, la voix tonnante et le verbe haut, ancienne conductrice de poids lourd qui avait gardé de son métier passé un goût pour l'aventure et pour les belles camionneuses, ne s'habillait bien sûr qu'en homme, militait toujours pour la Gay Pride et méprisait avec indulgence cette sous-race, de son point de vue impossible à consommer sexuellement, les hommes. Elle continuait à draguer dans les bas-fonds parisiens quelques créatures comestibles et pas trop regardantes quant à ses charmes trépassés. Elle animait un blog homo et militant sur le Net et ne cherchait pas, par bonheur, à faire des adeptes de ses vieilles copines des Mémés Périmées, même si elle refusait d'admettre qu'à quatre-vingt-trois ans bien sonnés, le temps de la retraite sexuelle approchait à grands pas. Méprisant l'art culinaire, cet éternel asservissement des femmes à son avis, elle s'était munie de deux quiches toutes faites et de deux bouteilles d'un bon cru de champagne, ce qui lui valut de discrets applaudissements.

Yolande, quant à elle, gardait encore, même à soixante-dix-neuf ans, un charme suranné dû peut-être à sa silhouette si frêle qu'on craignait toujours qu'un souffle de vent n'en eut raison, à ses petits bibis ornés d'une éternelle voilette, à ses jupes longues dans lesquelles elle semblait

invariablement devoir se prendre les pieds. Cette grande amoureuse virtuelle entretenait de torrides et coupables passions sur le Net, qui la faisaient s'empourprer sitôt qu'on les évoquait en souriant. Elle se gardait bien de les concrétiser, allant même jusqu'à refuser de rencontrer les heureux élus d'un moment, deux mariages difficiles l'ayant définitivement vaccinée contre les liens trop concrets avec un homme. Elle avait perdu sa fille unique et ne s'en était toujours pas remise, vingt ans plus tard. Sa fragile apparence donnait l'envie de toujours la protéger, même si elle avait été, en son temps, une audacieuse photographe reporter couvrant les guerres les plus sanglantes de la planète. Elle tenait encore une galerie d'art consacrée à la photographie, qui marchait plutôt bien. Elle apportait dans ses bagages un gigantesque plateau de fruits de mer qui n'avait rien perdu de sa précieuse cargaison et qui avait gardé fort bon air. Coup sur coup, sous l'œil un peu inquiet de ses copines qui connaissaient son fatal penchant pour la boisson, elle avala sans sourciller l'un des redoutables cocktail à la vodka de Sofia, suivi d'un mojito bien corsé, puis d'une margarita qui n'avait rien d'une plaisanterie, puis elle jugea plus prudent de s'asseoir en attendant la suite des événements. D'ordinaire, l'alcool aiguisait son jugement...

Tandis que ces dames s'alcoolisaient copieusement en picorant force amendes, olives ou noix de cajou, Amélie prit la parole. Créatrice du club des Mémés Périmeés, elle aimait volontiers jouer les chefs d'orchestre – à ce propos, Haendel avait été remplacé par Monteverdi et la Music for the Royal Fireworks par le livre 4 de la Prima Prattica, « Sforgava con le stella un inferno d'amore ». L'inferno d'amore plaisait beaucoup aux treize Mémés Périmeés...

– Mes amies et très chères Mémés Périmeés, dit-elle, nous sommes ici pour discuter de la prochaine croisière que nous ferons ensemble cette année, comme chaque année depuis bientôt cinq ans. Nous avons toutes été intriguées par cette curieuse annonce d'une « **Croisière du bout de la vie** » et les promesses qu'elle suggère. Plusieurs d'entre nous ont rempli leur questionnaire et ont reçu quelques éléments de réponses. Il faut d'abord nous mettre d'accord sur les divers circuits proposés et la durée de la croisière, le budget possible, mais nous avons notre caisse noire pour les

dépenses exceptionnelles, si besoin est. Ensuite viendront les détails. Voyez les circuits et le bateau proposé, pas trop vaste, nous en sommes d'accord, aucune d'entre nous ne souhaitant embarquer sur l'une de ces villes flottantes transportant quelques trois mille passagers. Quelle horreur.

Elle déposa plusieurs prospectus sur la surface libre de l'une des voiturettes de Raphaël, débarrassée pour l'occasion de sa collection de pots de fleurs. Douze vieux visages se penchèrent vers les plaquettes, bien des nez se chaussant alors de lunettes, bésicles ou lorgnons en tout genre. Amélie jugea bon de résumer la situation :

– Pour un circuit de quinze jours au mois de juin, ce que nous avons choisi jusqu'à présent, sur un bateau n'excédant pas trois cents passagers, les principales destinations sont les suivantes : trois croisières fluviales, l'une sur le Rhin avec visites des châteaux romantiques allemands, l'autre sur l'Irrawady, le plus beau fleuve birman, avec excursions vers les principaux temples et cités royales du pays, la troisième sur le lac Nasser et le Nil mais nous sommes déjà allées en Egypte l'an passé et ça doublonne donc un peu. Pour les croisières maritimes, on nous propose la côte brésilienne depuis Olinda jusqu'à Belém en remontant un peu l'Amazone, l'archipel indonésien avec une dizaine d'escales dans les différentes îles et une croisière nordique incluant les côtes de Norvège jusqu'au cercle polaire et une escale au Groenland, avec une extension possible en Islande. Les prix restent sensiblement les mêmes, mais il faut ajouter, pour les pays plus lointains, le transport en avion. Ensuite, il y a de nombreuses options qu'on ne nous dévoilera que plus tard, après le choix de l'itinéraire. Faites passer à la ronde les brochures, puis déjeunons et votons, comme nous le faisons à chaque fois.

Il ne s'agissait pas, en effet, de boudier mets et boissons, les Mémés Périmées tenaient à leur réputation de fins gourmets.

Amélie disparut en cuisine pour faire réchauffer les divers préparatifs qui en avaient besoin, Armelle et Eve commencèrent à servir les unes et les autres, tandis que Dominique empoignait les bouteilles avec détermination et faisait sauter les bouchons. Bientôt l'euphorie devint si générale qu'on en oublia quelque peu les différentes brochures pour s'absorber dans cette

tâche de la plus haute importance : déguster comme il se devait l'abondance de plats et faire honneur aux diverses bouteilles en mélangeant un peu les alcools.

Quand les treize convives eurent fait honneur aux divers préparatifs, les plus vaillantes aidèrent Amélie à débarrasser la table, à tout porter à la cuisine, à charger le lave-vaisselle et à le mettre en route, tandis que la maîtresse de maison sortait son service à café, assez dépareillé, mais nulle ne s'en souciait, et lançait la cafetière. Elle força la dose de café moulu, ce qui lui sembla nécessaire pour éviter quelques somnolences. Elle chercha des chaises longues en renfort, tandis qu'Olympe et Rose portaient plateau et cafetière sur la table enfin propre. On fit passer tasses et soucoupes à la ronde, puis le sucrier. Alors seulement, Amélie distribua les prospectus en demandant à chacune de choisir sa destination, puis on voterait en déposant des petits papiers dûment pliés en quatre dans le bibi de Yolande, invariablement préposé à cet effet. Interdiction formelle de se concerter ou de tenter d'influencer ses voisines, le temps du vote.

Lorsque l'importante opération fut achevée, Amélie compta avec soin les divers petits papiers pour bien s'assurer qu'il n'y avait pas eu de tricherie, certaines de ses copines s'avisant parfois de voter deux voire trois fois, mais le compte y était. Avec précision, elle déplia chaque papier tandis que Corentine, qui faisait volontiers office d'intendante du groupe pour son esprit méticuleux, voire tatillon, notait au fur et à mesure la destination choisie. Ce fut finalement la croisière polaire qui remporta le plus de suffrage, devançant de deux points celle en Birmanie et de trois celle en Amazonie. Les Mémés Périmées avaient gardé leur esprit aventureux !

– C'est donc la croisière polaire qui l'emporte avec une nette majorité. Je propose que nous concrétisions la chose dès maintenant en envoyant les arrhes réclamés. Notre trésor de guerre y suffira mais, comme d'habitude, les 60% restant à payer seront à la charge de chacune d'entre nous, ce qui fera... Avec la réduction de 15% accordée aux groupes de plus de dix personnes... Voyons, Dominique, tu es bien meilleure que moi en calcul, je te laisse la parole. Prends tout de même six options, c'est

d'habitude ce que nous faisons, ça comprend des excursions, des soirées à thèmes, etc. Tiens, je te passe le prospectus.

Dominique consulta quelques pages, releva des chiffres, griffonna ses notes sur le bloc qui ne quittait jamais ses poches et annonça :

– C'est assez cher, mais ça semble valoir le coup. Il faut compter un rajout de 3200 E par personne. Auxquelles d'entre nous ça risque de poser un problème ?

Poulette fut la première à lever le droit, ce qui lui valut une verte remontrance d'Amélie :

– Ah non, Poulette, là, tu deviens indécente, tu es de loin la plus riche d'entre nous et la seule à payer l'impôt sur la fortune, alors, s'il te plaît...

– Mais justement, Amélie, je suis obligée chaque année de vendre quelque chose pour le payer, ce fichu impôt. Non, vraiment 3200 E pour deux semaines de croisière, je ne peux pas me le permettre...

– Tu veux bien la fermer, Poulette, merci. Delphine, Chantal et Yolande, je sais que ce n'est pas toujours facile pour vous, ça ira ?

– Moi, dit Yolande de sa petite voix pudique, je n'ai pas très bien loué mes chambres d'hôtes cette année, mais Rose m'a gentiment proposé de m'avancer la moitié de cette somme sans intérêt, ce que je trouve très généreux de sa part. Je la rembourserai chaque mois, les locations marchant mieux en été.

– Je viens de poser pour une pub de cosmétique réservée au... disons cinquième âge, avec ça, je peux largement m'offrir cette croisière, les filles, claironna fièrement Chantal, l'esthéticienne !

– Bravo, répondirent-elles en chœur.

– Et moi aussi, ça ira, mes trois garçons m'ont donné un joli chèque pour mes soixante-quinze ans.

– Donc nous réservons dès maintenant cette croisière polaire. Corentine, va prendre sur mon bureau, s'il te plaît, le chéquier de l'assoce pour régler ça dès à présent. Puis, sous quinzaine, nous en saurons plus sur

les diverses options et chacune recevra son bon de paiement. Vous devez toutes mentionner vos noms, prénoms, adresses et dates de naissance sur le formulaire que je vous fais passer. Pas de regret ?

– Je voudrais bien savoir ce que signifient ces termes « **La croisière du bout de la vie qui met en scène toutes vos envies** », objecta Eve. En tant que psy, voilà qui m’interpelle...

– Oh, ce jargon, protesta Olympe, qui ne plaisantait pas avec la pureté de la langue française.

– Le fait est que c’est assez mystérieux, concéda Armelle. Et si moi, je veux monter un opéra durant cette croisière, vous croyez vraiment que ce sera possible ?

– Sans doute existera-t-il des tirages au sort, dit Andréa la raisonnable, autrement ce serait en effet impensable, mais pourquoi « du bout de la vie » et pas « du bout du monde ».

– Pour faire parler les vieilles petites filles comme toi, répondit Sofia pour la taquiner.

– Vieille petite fille toi-même ! D’abord, t’es bien plus vieille que moi, espèce de mémé très très périmée.

Les choses dégénéraient souvent en disputes, avec Andréa, surtout lorsqu’on osait évoquer son âge.

– Vous ne trouvez pas cette dispute un peu récurrente, intervint Amélie, qui ne ratait jamais une occasion de jouer les chefs de groupe. Allez, les filles, on se calme. Rendez-vous ici dans quinze jours, quand chacune aura payé son dû et reçu de plus amples explications. Et nous discuterons des diverses options proposées.

Amélie aussi avait été intriguée par les termes de l’annonce qui avaient d’emblée attiré son attention. Même si cette agence basée à Bruxelles lui avait semblé plus originale que les autres, offrant des prix plus attractifs, elle ne voyait pas en quoi cette croisière méritait l’appellation de « **Croisière du bout de la vie** ». Aussi attendait-elle avec

impatience l'arrivée postale du reste du programme – tant de discrétion l'étonnait d'ailleurs. Le Net n'était tout de même pas piraté à tout bout de champ...

Avec l'âge, Amélie avait dû renoncer aux longues expositions au soleil qu'elle avait jadis si prisées, mais sa peau ne le supportait plus, ni ses yeux ni sa tête d'ailleurs car elles lui laissaient à présent, outre des rougeurs par tout le corps et des yeux larmoyants, une désagréable impression de tournis bien proche de la nausée. C'était d'ailleurs fou, ces dix dernières années, le nombre de choses dont elle s'était peu à peu privée, comme autant de portes qui se fermaient. C'était ça, la vieillesse, plus qu'un naufrage, une quantité de portes se refermant sans appel. Ainsi, elle avait renoncé aux séjours à la neige. Elle ne pouvait plus skier, redoutait le soleil des cimes et elle était revenue de ses derniers séjours avec une entorse après avoir dérapé sur une plaque verglacée et un rhume carabiné. Ne parlons plus non plus de plongée sous-marine, même si elle avait adoré explorer les fonds marins. Finie aussi toute forme de treks, d'abord les plus lointains, en ces contrées himalayennes si belles et encore si méconnues, puis en simple montagne française, ensuite les marches de plus de trois heures, deux heures, une heure... A croire que tout son horizon s'était peu à peu racorni. Terminées les grandes réceptions où l'on devait demeurer debout des heures durant pour saluer quelques vieux cons ou vieilles connes dont elle n'avait plus rien à foutre. Terminés les petits dîners fins donnés chez elle. Trop de boulot, avant, pendant et après... Maintenant, elle préférait réunir ses vieilles copines autour d'un bon chocolat chaud, dans un salon de thé ou un autre. Car de vieux copains, il n'y en avait plus guère. C'est si fragile, un homme, ça vieillit si mal et meurt si vite...

C'était pour cet ensemble de raisons qu'elle avait décidé, dix ans plus tôt, de créer ce club des Mémés Périmées. Ses douze disciples. Aussitôt que l'une d'entre elles, passait l'arme à gauche, on se hâtait d'en élire une nouvelle. On se donnait ainsi une certaine illusion d'éternité. On se réunissait le plus souvent à déjeuner chez elle pour la bonne raison qu'elle était la seule à jouir de ce jardinet en région parisienne. La condition était que chacune devait apporter son écot en nourriture et boisson, que toutes aidaient à rendre ensuite la place aussi nette qu'elles